

SORTIE DE BIR HAKEIM : 11 JUIN 1942

OBJECTIF LIBERTÉ

J'explique aux quarante hommes dont je reste responsable, puisque ma section blindée a été mise en réserve, qu'il nous faut, maintenant, traverser les lignes allemandes et nous retrouver, avant l'aurore, au point de rendez-vous avec les Anglais. Les sous-officiers ont chacun une boussole ; je vérifie qu'ils affichent correctement notre angle de marche, azimut 213.

Puisque je commande seulement deux petites sections de fantassins pour une marche de nuit dans un désert que je connais, j'ai l'esprit libre et, pour passer le temps, je m'approche de mon ami le Capitaine Jean Simon qui se tient dans le groupe d'officiers, autour du colonel. Je lui fais part de mes réflexions plutôt sévères sur la conduite des opérations de la VIII^e armée et je l'interroge sur le front russe où les Allemands ont repris l'offensive.

Mon apparente indifférence aux problèmes immédiats l'irrite ; il me tourne le dos et disparaît dans la nuit. Malgré deux jours de combats, deux nuits sans sommeil, je ne sens pas la fatigue mais une sorte d'excitation à l'idée que nous avons quitté les trous où, depuis trop longtemps, nous étions terrés, que nous attaquerons pour nous dégager de cette position intenable et que, demain, avec de la chance, le cauchemar sera fini.

Aux gestes, aux rares paroles de ceux qui sont ici, serrés presque au coude à coude, Français et étrangers au service de la France, tirailleurs de l'Oubangui et d'Afrique du Nord, marsouins de Tahiti et de Nouvelle-Calédonie, artilleurs, tringlôts libanais, syriens, malgaches - rassemblement où la *Berliner Illustrierte Zeitung* verra "un sauvage mélange de peuples" -, je sens une résolution grave et définitive. Pas un mot de doute, pas une réaction de peur. La sortie de Bir Hakeim réussira parce que, malgré les bombes, les obus, les balles, les vents de sable, la chaleur, la soif, trois mille hommes qui savent se battre ont au cœur la fierté d'être libres et la volonté de le rester.

À minuit, le 2^e bataillon de Légion traverse le champ de mines par un passage déminé, avance de six ou huit cents mètres et se heurte à la première ligne ennemie. Aussitôt, c'est un feu d'artifice. Les Allemands lancent des fusées éclairantes de toutes couleurs, tirent avec leurs mitrailleuses lourdes dont les balles traçantes dessinent une grille lumineuse et mortelle. L'accompagnement sonore est fourni par les explosions d'obus de mortiers, de grenades, les rafales de fusils-mitrailleurs.

Personne ne sait ce qu'il advient du 2^e bataillon : les transmissions ne fonctionnent plus.

Le 3^e bataillon de Légion, le mien, s'engage derrière. Comme prévu, avec mes deux sections, j'avance jusqu'au barrage de feu. Je crie alors aux légionnaires de me suivre et je m'élançai, par bonds successifs de vingt ou trente mètres, dans un slalom entre les positions allemandes qu'il est facile de situer à la lumière des fusées et par le départ des balles traçantes. Devant moi, deux bataillons ont disparu dans la nuit et la ligne allemande n'est pas rompue ; aucune brèche par où passer n'a été ouverte.

Sur le terrain, des deux côtés, le combat s'est émietté tout de suite en une multitude d'actions individuelles. Dans le mouvement général, ceux qui peuvent avancer dépassent ceux que les tirs ennemis ont bloqués. On court, on s'arrête, on repart sans souci de l'axe de marche, sans liaison avec les voisins, sans s'occuper de ses chefs. Au passage, on lance deux grenades sur une mitrailleuse, on trébuche et on tombe dans un emplacement de combat, sur un Allemand qui ne sait pas si vous êtes son prisonnier ou s'il est le vôtre. Les Allemands n'ont pas été surpris ; ils ne pouvaient pas l'être après tout notre vacarme mais ils ne comprennent rien à ce qui leur arrive. Ils tirent, chacun pour soi, pour se protéger de cette marée d'hommes et bientôt de véhicules qui déferle de tous côtés, sur eux et autour d'eux.

Dans cette course en zigzag sous les balles, les deux sections qui devaient me suivre s'égaillent ; bientôt je me trouve seul. Pas longtemps : à la fin d'un bond, je tombe littéralement sur le capitaine Lalande, adjoint du chef de bataillon et, comme moi, isolé. Nous décidons de continuer ensemble. Dès lors, aux difficultés et aux dangers qui nous viennent de l'ennemi, s'ajoutent les problèmes moraux

que va poser le cœur pur de Lalande. Au hasard de notre course, nous rencontrons des blessés ; nous ne pouvons rien pour eux. Lalande ne s'y résigne pas. Un fusilier marin appelle : une de ses jambes est à moitié arrachée à la hauteur du genou. Malgré mes réticences, Lalande veut que nous l'aidions, dans l'espoir qu'un camion passera, que nous l'arrêterons et sur lequel nous le chargerons. Nous le prenons chacun sous un bras et nous le soulevons. A la lumière blafarde des fusées éclairantes, nous formons un groupe dans le style des images d'Epinal : « Soldats secourant un camarade blessé ». Notre sympathique groupe fraternel est malheureusement très visible ; une mitrailleuse lourde nous salue par des rafales prolongées et bien ajustées. Nous nous jetons à terre, notre fusilier marin hurlant de douleur. Après deux essais aussi peu concluants, je convaincs Lalande que, si nous continuons, nous ferons trois cadavres. Nous abandonnons le fusilier marin qui supplie : "*Ne me laissez pas tomber les copains*". Dieu ait son âme !

À un officier qui lui disait, vers la même heure : "*Vous aurez beaucoup d'absolutions à donner, cette nuit*", le Père Lacoïn, trappiste et aumônier du bataillon de fusiliers marins répondait comme au temps des croisades : "*Ce soir, tous les morts montent au paradis*".

Sans notre blessé, Lalande et moi finissons de traverser les premières lignes ennemies ; étant les plus denses, elles sont les plus redoutables. Derrière nous, le feu d'artifice continue, enrichi par l'incendie des camions qui, ici et là, brûlent comme des torches.

Nous nous remettons en marche, suivant notre azimut 213 qui nous conduit droit sur une compagnie allemande qu'un officier appelle au rassemblement. C'est une unité en réserve que ses chefs préparent à toute éventualité. A moins de cinquante mètres des Allemands, nous nous jetons à terre. Par malchance, ce morceau de désert est plat comme une table, nu comme un œuf. Par chance, les soldats rassemblés ne sont pas curieux et ne s'intéressent pas à nous, sauf un excité qui, nous prenant pour des cadavres, essaie sa mitraillette en la déchargeant dans notre direction. Nous restons immobiles.

Pensant à Morvan et à sa section faits prisonniers dans l'après-midi, je murmure : "*Je ne me rendrai jamais*", réflexion honorable mais absurde puisqu'il ne me reste pour arme qu'un pistolet enrayé. Pour faire de moi un prisonnier, il suffirait que deux hommes viennent me chercher gentiment. En plaisantant, car je suis d'excellente humeur, je souffle à Lalande, qui parle l'allemand, de s'adresser à nos voisins dans leur langue maternelle. Il n'apprécie pas mon humour.

Éclate un coup de théâtre. Surgissant de la nuit comme des diables, deux *bren carriers* arrivent à fond de train. Sans nous voir, ils passent à nous toucher, surchargés d'hommes qui y sont entassés comme des naufragés sur leur canot de sauvetage. Les *carriers* foncent droit devant, sur le rassemblement des Allemands qui s'égaillent. D'un bon, Lalande et moi sommes levés et courons comme des fous, chacun à côté d'un blindé. Au passage, je bouscule un Allemand qui se trouve, bien involontairement, sur mon chemin. Deux ou trois cents mètres plus loin, je crie au conducteur à côté duquel je galope, de s'arrêter. Il obéit aussitôt et son voisin l'imité. Ce sont les survivants de la section Devé qui, dans la sortie, ont chargé comme ils en avaient l'ordre. Ils ont perdu trois véhicules démolis par un antichar et des mitrailleuses lourdes, leur lieutenant et plusieurs camarades tués. Ils ont recueilli les survivants des « carriers » détruits... et voilà !

Je prends, sur une voiture, la place du chef de char et Lalande embarque sur l'autre. Nous convenons de nous diriger vers le point de rendez-vous avec les Anglais, séparément pour augmenter nos chances : la bataille et les dangers sont derrière nous, mais nul ne sait ce qui est devant nous. Le plus important, désormais, c'est de ne pas se perdre dans le désert.

Avant de répartir, j'oriente exactement le conducteur qui a pour consigne de piloter droit devant lui. Après une courte étape de quatre ou cinq minutes, je l'arrête, je descends pour m'écarter de la masse métallique et, avec mon compas, je vérifie notre angle de marche. Nous avons dévié d'une quinzaine de degrés ; ce qui n'est pas étonnant car notre barbotin gauche est enveloppé d'un gros paquet de fils de fer barbelés, arrachés au passage d'un champ de mines ou d'un emplacement de combat. Au moment où je remonte dans le *carrier*, j'entends crier : "*Wer da ?*". Je ne réponds pas et j'ordonne au conducteur : "*En avant !*"

Nous démarrons lentement, à cause de notre surcharge – sept hommes au lieu de trois – et surtout, de nos barbelés. Moins de cent mètres plus loin, nous butons presque sur un gros camion, genre véhicule de commandement ou camion bureau. Quatre Allemands se tiennent debout à côté et, croient-ils, en sécurité. Le chef de char qui a pris derrière moi la place du pourvoyeur, crie : "*Halte !*" L'ordre est obéi et le *carrier* stoppe exactement entre les quatre Allemands qui se sont un peu écartés et nous encadrent, deux à gauche, et deux à droite. L'un est tout près de moi ; si j'étendais le bras, je lui toucherais la tête.

Tout va très vite alors, bien plus vite que le temps qu'il faut pour le raconter.

Le sous-officier chef de char qui est derrière moi tire une première rafale de mitraillette à bout portant, sur l'Allemand le plus proche de lui, puis une seconde rafale sur celui qui est à côté de moi et qui s'écroule sans un cri. En même temps, un légionnaire couché derrière le conducteur, sur le *carrier*», abat d'un coup de fusil le troisième Allemand. Je crie : "*En avant !*", ordre que le conducteur exécute aussi ponctuellement que précédemment. Pendant que nous nous éloignons, je me retourne : je vois le quatrième Allemand, immobile et sauté, devant les corps de ses trois camarades abattus. Il pourra dire qu'il a eu de la chance !

Nous avons exactement suivi notre angle de marche ; un quart d'heure plus tard, nous découvrons trois feux rouges superposés signalant la balise B 837 et la colonne de secours anglaise. L'aube commence à poindre et, comme hier, le brouillard se forme. Un légionnaire blessé est mort derrière moi. Dans le sable, nous creusons sa tombe.

"Le matin enterre les morts de la nuit".

Un soldat britannique s'approche, un quart émaillé à la main : "*Nice cup of tea, sir*".

Les Anglais ont l'art d'atténuer les drames par la répétition des gestes journaliers.

Pierre Messmer
Ancien ministre
Ancien chancelier de l'Institut de France
Ancien président de la Fondation Charles de Gaulle